

Texte pour les *Bi-faces* de Jérémie Setton  
Sumiko Oé-Gottin  
Décembre 2021

« Il faut le voir pour le croire ! »

Ainsi m'exclamais-je en premier lieu après l'expérience vécue des *Bi-faces* de Jérémie Setton.

L'œuvre est devant moi : je vois une chose dont j'ignore le nom. Une couleur, une matière, une forme, une lumière, une vibration, c'est à la fois tout ceci. Je ferme et réouvre les yeux pour tenter de réinitialiser mes organes optiques afin de voir si cette chose n'aurait pas disparu entre temps. Non, elle est toujours là, avec une présence sûre et stable.

Soudain, je suis transportée.

Cela me rappelle immédiatement un lointain souvenir de mon enfance. Je venais à peine d'atteindre l'âge de raison. Je me souviens d'un rituel que j'avais inventé avant de m'endormir. Ma mère venait de m'offrir un grand coffret de feutres de couleur, une boîte métallique dans laquelle une trentaine de couleurs jamais vues étaient rangées. Disciplinés, les feutres étaient alignés sagement côte à côte, de manière à former un dégradé. J'étais éblouie par leur vibration. Depuis ce jour, avant de m'endormir, je prenais mes feutres avec moi dans le lit et je m'amusais à les étaler devant moi. Je les triais, les juxtaposais et les rassemblais dans la paume de ma main, pour les bercer tout doucement, yeux mi-clos, cherchant à obtenir un brouillard chromatique.

Ces feutres ont gardé leur encre longtemps intacte, car je ne les utilisais que très rarement pour colorier. Il y avait presque un sentiment de désenchantement lorsque j'accouchais les couleurs sur papier, comme si la magie s'envolait et la poésie s'évaporait. Mon instinct disait que le langage des couleurs était multiple et que je ne devais pas m'enfermer dans un rapport monolingue si je voulais savourer pleinement ces couleurs. Je prenais donc mon filet à papillon virtuel, afin d'essayer de capter des essences de ce paysage chromatique.

Faire vibrer les couleurs, était devenu ainsi mon jeu préféré. À travers ce rituel du soir, j'avais découvert que le langage des couleurs pouvait en effet se décliner à l'infini. Chaque alignement, chaque association donnait à voir un nouveau paysage. C'est là aussi que mon corps avait imprimé la vibration des couleurs, telles des mélodies musicales. J'avais compris, sans l'avoir appris, que les couleurs étaient des incarnations d'énergie. Mais à cinq ans, j'ignorais Newton et son *Traité Optique*. J'ignorais aussi Goethe et la phénoménologie. J'ignorais Maxwell et Einstein et les découvertes scientifiques marquantes de notre époque, comme j'ignorais Aristote et la Grèce antique et l'histoire ancienne. Depuis, beaucoup de temps s'est écoulé. Je suis toujours en quête d'expériences pour approcher les couleurs, pleinement. La couleur m'a prise par la main tout au long de cette quête. J'ai rencontré de nombreux artistes, créateurs, scientifiques et penseurs... J'ai vu, entendu, touché, senti, savouré de nombreuses couleurs. Et je ne suis encore qu'à mi-chemin, au mieux, je le sais.

L'homme, l'artiste, n'invente pas. Il révèle. Il rend l'invisible, visible. Mais c'est là où les chemins se séparent. J'observe deux approches chez les artistes, celle de l'addition et celle de la soustraction. Certains préféreront ajouter de nouveaux éléments et faire peser jusqu'au débordement afin d'attirer l'attention du spectateur. Certains choisiront la soustraction, pour retirer quelque chose dans l'équilibre naturel de ce monde pour révéler aussi minime soit-il, une « face » cachée du réel. Jérémie Setton appartient à cette dernière famille. Il crée par « soustraction ».

Pourtant, en voyant Jérémie Setton à l'œuvre dans son atelier, je suis impressionnée par le nombre de gestes et le temps consacrés pour créer sa pièce. Loin d'être soustractif, lui-même, il est sans repos et se questionne, se torture même peut-être parfois.

Cette obsession m'avait marqué. « Je suis peintre », disait-il. Son affirmation me dérangeait. Je l'ai provoqué intentionnellement et ne le lâchais pas jusqu'à ce qu'il me dise pourquoi il doit être ce « peintre ». Est-ce par besoin de s'inscrire dans l'histoire de l'art occidental qu'il s'affirme ainsi « peintre » ? Je ne comprends pas et essaie de réfléchir. Mais la réflexion intellectuelle sans l'objet d'expérience devant moi, ne m'accorde aucun début de réponse satisfaisante. Je ressens un besoin urgent doublé d'une envie profonde de « vivre » l'œuvre pendant quelques temps. Jérémie installe la pièce dans notre salon. Une sculpture colorée séparée en haut et en bas puis divisée en bi-face avec des couleurs différentes. Une des couleurs qu'il qualifie d'aubergine contraste avec la neutralité du gris et du blanc. Cela ressemble à une sorte de petit totem avec, au milieu, un angle saillant formé par la rencontre de deux faces. Il installe l'alcôve sur un mur et accorde la pièce en ajustant la paroi à droite colorée de rouge qui m'évoque une porte coulissante dans les maisons japonaises traditionnelles mais en maquette à échelle un dixième. A le voir œuvrer, il me fait penser à un nez avec son orgue. On dirait qu'il flaire l'atmosphère et sonde l'ambiance climatique de notre salon, comme s'il savait lire la température du lieu. Nous avons attendu la nuit pour faire taire toutes les vibrations lumineuses. Le petit néon est allumé. « La chose » apparaît, ou plutôt « arrive ». Il est possible de décrire sa tendance chromatique, elle est rosée mais n'est pas rose. Elle est stable mais pas fixée. Alors où est la matière ? Il faut bien un objet pour que la couleur existe. A priori, le support de la couleur est absent, si ce n'est l'ombre qui trahit son existence. Après la phase d'étonnement, qui garde entière l'énigme de l'expérience, arrive celle de la prise de conscience soudaine. Dans les ténèbres qui gisent autour de l'œuvre, s'étend un grand vide rempli... de couleurs en état de latence.

L'expérience du *Bi-face* de Jérémie Setton fait immédiatement réfléchir à ce que signifie « voir » et la justesse de cet acte. Voir, au-delà d'une expérience sensorielle dite « optique » liée au seul organe qui régit la vue, l'œil, que cela signifie-t-il en réalité ? Il y a deux façons de voir : la perception à travers l'interprétation du cerveau et la sensation directe, plus physiologique liée à nos sens. Dans notre société de sur-information, nous privilégions la première méthode, celle de se fier au mental régit par nos cerveaux dans le sens des connaissances. Il suffit de suivre pas à pas, l'histoire de l'art en Occident pour constater à quel point la « vision » a guidé le rapport entre l'homme et son environnement. Et ce, au détriment d'une voie plus « holistique » jugée d'incompréhensible. En effet cette approche globale qui ne dissocie pas le corps de l'esprit sans céder à la classification cartésienne reste encore inexplicable par la science et non compatible avec la vision linéaire et rationaliste qui occupe notre monde.

Notre « vision » s'est développée de manière discriminatoire. Cela rappelle d'ailleurs le mot de Merleau-Ponty pour qui, « voir » consiste à renoncer à voir le reste. Dans l'approche phénoménologique, cette conscientisation de la face cachée du monde nous amène à considérer la cohabitation du monde visible et invisible. C'est sur cette intuition d'un monde en bi-face, constitué en polarité clair/obscur que Goethe a développé sa théorie de la Couleur.

L'histoire de l'art depuis les grottes de Lascaux traite la couleur dans un rapport de subordination avec l'objet, tantôt essayant de la comprendre dans cette relation étriquée soit de la détacher, comme si la couleur pouvait se résumer en une appartenance intrinsèque de la forme matérielle sur laquelle elle est fixée. De siècle en siècle, sous le nom du progrès, nous nous sommes empressés de faire taire les intuitions primitives des hommes de cavernes qui eux savaient que la nature leur offrait de précieux enseignements d'une vie en symbiose. Aujourd'hui, nous nous sommes enfermés dans un langage monolithique. Notre vision contemporaine cantonne la couleur dans ce rapport dichotomique et réducteur, couleur/forme en oubliant trop souvent, ce qu'elle est, au-delà de son incarnation matérielle immédiate.

En Occident, on aime débattre et opposer Newton à Goethe. Ce débat n'est pas d'ailleurs sans rappeler la posture générale de l'histoire de l'art qui s'est longtemps enfermée dans la vision dichotomique entre la

forme et la couleur. Pourtant cela est en contradiction avec l'état d'esprit commun à ceux qui travaillent sur les couleurs. Car pour étudier la couleur, de par sa nature, il est plus que nécessaire de se baser sur l'interdisciplinarité et la collégialité. De plus, cette comparaison est totalement vaine puisque que nous nous forçons à juxtaposer deux choses qui partent de deux points de vue très différents, complémentaires mais pas opposables. Si Newton nous a permis d'avancer sur la compréhension scientifique des états de la nature dont la couleur, Goethe, lui, s'est plus intéressé à la question de savoir « comment les couleurs nous apparaissent ». Etudier la couleur qui est là, et comprendre comment la couleur advient, ce sont deux postulats différents. Le point de départ diffère.

Si des prises de positions fermes ont été constatées chez les scientifiques et les artistes entre Goethe le poète et le scientifique Newton dans les siècles précédents, il est important de mettre en valeur de façon juste, ce que ces deux théoriciens de la couleur ont permis de transmettre à leur postérité. Newton a-t-il réellement réduit l'arc-en-ciel en une interprétation scientifique en ôtant totalement la poésie comme cela lui a été violemment reproché ? N'a-t-il pas dit dans son ouvrage *Opticks : or a Treatise of the Reflexions, Refractions, Inflexions, and Colours of Light. Also Two Treatises of the Species and magnitude of Curvilinear Figures* « For the rays, to speak properly, are not colored. In them there is nothing else than a certain power and disposition to stir up a sensation of this or that colour. » ? Cette célèbre phrase (dont nous n'avons pas trouvé la traduction française) a encouragé de nombreux chercheurs à approfondir l'approche psychologique de la couleur et à continuer d'explorer la part importante de l'invisible (à l'œil nu) de ce phénomène qu'est la couleur.

Au fond, Goethe et Newton, par deux chemins distincts, ne disaient-ils pas la même chose, du moins sur la conscientisation du monde invisible ? Et cette intuition de l'invisible n'est-t-il pas la base de la quête de l'expérience et de la compréhension du monde pour l'humanité depuis son existence ? Quoi que l'on dise, cela a été certainement un élément primordial pour Newton, le scientifique mélomane et pour Goethe, le poète phénoménologue. D'ailleurs, rappelons-le, l'invention de Newton a ouvert également avec la camera obscura, une nouvelle étape dans la création humaine et notre rapport à l'image. Grâce à la pratique de la photographie, les artistes retrouverons cette intuition primitive survécue dans la subconscience collective : révéler l'invisible.

Jérémie Setton parlait de son expérience avec un photographe à qui il avait demandé de reproduire certains de ses Bi-faces. La stabilisation est quasi impossible. L'appareil trahit l'œil et fait apparaître une multitude de marque de nuances que l'œuvre est censée ne pas porter.

Cette difficulté, nous la connaissons lorsque nous voulons photographier un monochrome. Aujourd'hui, un écran d'un ordinateur bien équipé permet l'ajustement des sources lumineuses et le réglage de toute une panoplie de critères dont la saturation, l'obscurité... Mais si nous essayons de procéder à ce réglage manuellement, nous nous rendons compte de la complexité de l'affaire. Le monochrome est le résultat d'une opération soustractive pour ne révéler qu'une seule couleur. Or cela est tout le contraire du comportement naturel de notre œil qui dans son environnement, perçoit les couleurs de façon relative. Cette tentative de soustraction permet cependant de révéler la richesse du monde chromatique qui nous entoure et de prendre conscience de l'environnement lumineux qui renferme les couleurs non-visibles mais en état de latence.

Dans la pièce de Jérémie Setton, sont présentent, à la fois l'approche de Newton dans cet aspect spectral du jeu de diffraction de la lumière et celle de Goethe qui appelle à la notion du « seuil » entre la lumière et l'ombre, nécessaire pour observer la couleur. La couleur a une existence corolaire avec le monde de la « latence ». Il existe « un seuil » que la couleur a franchi pour devenir couleur visible à notre œil.

C'est cette notion de seuil du visible et de l'invisible que Jérémie Setton explore dans son travail.

Goethe précise que l'esprit est capable de discerner dans ce fait accessible aux sens deux entités spirituels : la lumière et la non-lumière. L'homme sait reconnaître la lumière et l'ombre, mais notre mental nous dictent parfois autrement. Nous continuons à voir la neige, blanche, même dans l'ombre.

Il existe une forme de sens absolu, inné, chez l'homme, pour reconnaître les couleurs comme il existe en musique, l'oreille absolue. Nous avons tous, la capacité intrinsèque de juger la justesse d'une couleur mais cela ne dépend ni de nos appartenances culturelles, ni des connaissances accumulées. Seulement, souvent, cette compétence, que nous pouvons dire, primitive, est oubliée, car aujourd'hui, l'homme est trop sollicité par les sur-informations qui masquent ses sens en l'éloignant de la réalité du monde.

Jérémie Setton répète obstinément : « Je suis peintre ».

Ce n'est qu'à partir du XIXe siècle que les artistes s'approprient les théories optiques pour représenter la lumière ainsi que les couleurs dans la peinture. En 1921, Robert Delaunay disait « la peinture est un langage lumineux ».

Il y a longtemps que les peintres savent que le mélange n'est pas le seul moyen d'atteindre les couleurs.

La technique pointilliste de Seurat décrite par Rood, théoricien de la couleur, évoque l'effet du « lustre » qui se base sur « le repos des yeux » créant l'« harmonie ».

Van Gogh parle lui de « repos absolu ». Il disait que « la vue du tableau doit reposer la tête ou plutôt l'imagination ».

Mais avant cela, dans l'histoire médiévale, les temples et les cathédrales nous transmettaient cette expérience du monde en état de « latence ».

Après une cohabitation assez longue avec le *Bi-face*, j'y vois une petite chapelle avec les jeux de lumières des vitraux. L'œuvre de Jérémie Setton, fait immédiatement taire notre mental sans aucun sas d'adaptation. Elle agit directement auprès de nos sens. Cette expérience nous accorde confiance à ce que notre corps vit comme expérience dans son environnement et non pas seulement au travers ce que notre mental nous dit de « voir ». Curieusement, cette incompréhension est « reposante ». Cette chose flottante non identifiable qui apparaît devant nos yeux est un nouveau départ pour chacun des spectateurs, un début pour « voir » réellement. Cette heureuse confusion des sens qui nous projette dans l'instant immédiat, nous met en pause devant un néant rempli de couleurs visibles et non visibles. Ainsi, nous retrouvons une harmonie inattendue, d'abord en nous, avant de frémir devant une sensation soudaine de plénitude. A cet instant où nous nous surprenons à vibrer avec « justesse » au milieu de toutes les fréquences qui nous entourent, un chemin s'ouvre vers un monde sans détour discursif.

Des amis m'avaient rendu visite la veille. J'ai allumé la pièce de Jérémie dans le salon. Une exclamation vive a donnée suite à un silence. Nous nous regardions sans mot, comme si nous étions dans la forêt noire en guettant ensemble le moindre bruit pour identifier sa provenance. Cela ressemblait également à un moment de recueillement collectif. J'ai accompagné ce moment d'attente.

Le lendemain matin, je me promenais seule dans le bois automnal. Un vent souleva soudainement les feuilles qui gisaient silencieusement au sol comme si le sens gravitationnel était un instant inversé. Et je vis les arbres vibrer doucement en feu et en lumière. Le rouge vif des érables et le jaune doré des ginkos étaient en train de céder place au brun puis d'autres couleurs « fin de vie ». Mais alors, dans ce petit sentier pourtant si familier, j'ai été saisi d'une sensation étrange d'avoir entrevue un paysage inconnu : la face cachée du monde visible ou une réalité « en latence ». Malgré la force omniprésente qui tire les énergies vitales dans le silence en les faisant taire sous les écorces et les veines des arbres prêts à hiberner, mon esprit vagabondait déjà dans un parc au printemps avec ses bourgeons encore en état embryonnaire non encore perceptible à notre œil humain. Là, je vis le monde en « bi-face » où le visible et l'invisible

cohabitent en chassé croisé à durée indéterminée. Les couleurs de mon enfance m'étaient revenues corps et âmes, dans leur état invisible mais saisissable.

Cela fait maintenant trois ans que l'une des *Bi-face* est en résidence à mon domicile. J'espère que Jérémie pardonnera cette lenteur d'écriture reprise mainte fois. Je dois avouer que l'exercice de décrire une œuvre tout en étant influencée par le vécu de celle-ci au quotidien n'a finalement pas été si simple. L'œuvre sous mes yeux avait éclot de façon inattendue à la manière d'une bombe à retardement. Il m'a paru cependant opportun de terminer le texte au moment même où les Français redécouvrent les chefs d'œuvres de Josef Albers à travers l'exposition inédite «Anni et Josef Albers » au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris réunissant plus de trois cent cinquante œuvres significatives du développement artistique des deux artistes. A cette occasion, je me suis replongée dans l'ouvrage magistral de Joseph Albers *L'Interaction des couleurs*, paru en 1963. Joseph Albers enseigna au Bauhaus avant la fermeture de l'établissement par les Nazi puis au Black Mountain Collage aux Etats-Unis jusqu'à la fin des années 40. Jérémie Setton a été accueilli en résidence à la Fondation Albers aux États-Unis en 2012 pour développer ses Modules *Bi-face*.

C'est en prenant mon thé matinal, à la vue de la *Bi-face* de Jérémie Setton que je murmurais intérieurement cette phrase manifeste d'Albers, grand professeur de la couleur et référence internationale pour les créateurs du monde entier : « I did not teach painting but seeing. (Je n'apprenais pas à peindre, mais à voir). »